

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 9 (1871)
Heft: 19

Artikel: Tribulations : [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-181353>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Qu'était-il survenu ? que s'était passé ?...
Nous fûmes tous plongés dans un sombre mutisme.
Attendant chaque jour quelque grand cataclysme.

Mais aussi l'an septante eut peu de précédents ;
Le soleil brûla tout de ses rayons ardents ;
Il attrista le sol, il jaunit les prairies ;
Les champs furent flétris et les sources taries.
Et la guerre joignit à ces calamités
Le cortège sanglant de ses atrocités !...

Oui, malgré les revers dont j'ai donné la liste,
Tout frais et rayonnant notre théâtre existe.
Nous allons, à présent qu'il a pris son essor,
Graver sur le fronton ces mots en lettres d'or :
A me voir éléver nul n'osait plus prétendre,
Oubliant qu'à Lausanne il faut savoir attendre.

De notre jeune enfant, soyons dès aujourd'hui
Le protecteur sincère et le constant appui.
A ce temple du goût et de l'art dramatique,
Donnons tous un salut franchement sympathique ;
Ne le négligeons point, car nos soins endormis
Donneraient gain de cause à tous ses ennemis !
N'y tolérons jamais cette littérature
Qui d'un monde blasé nous offre la peinture ;
Avec cet élément le théâtre est un mal.
Un programme choisi peut le rendre moral.
Qu'aux institutions dont la patrie est fière
Tout concoure à donner un noble caractère ;
Que tout reflète ici les vertus, le devoir
Sans lesquels rien de grand ne peut vivre et s'asseoir ;
Et puisse l'étranger que notre sol attire,
Puissent tous nos voisins être forcés de dire :
« Si ce peuple a la paix et la prospérité
C'est qu'il a sagement compris la liberté ! »

L. M.

Un théâtre à Lausanne c'est un merle blanc. Il y avait longtemps que des chasseurs d'esprit le cherchaient, mais malgré le nez de leurs limiers, c'était le terrain qu'ils ne trouvaient pas. On connaît cette histoire. Elle a duré douze ans.

Aujourd'hui enfin, nous l'avons ! Extérieurement, c'est un monument élégant, dont le fronton aurait pu être plus élevé, les matériaux plus homogènes ainsi que les divisions de l'édifice. N'importe, les Anglais y regardent encore moins que nous et c'est pour l'intérieur qu'ils réservent toutes leurs merveilles.

Lorsqu'on voyage en Italie, on remarque avec étonnement que des églises qui semblent être tombées en ruine ou n'avoir jamais été terminées sont à l'intérieur des merveilles de richesse, de plastique et de splendeurs artistiques de toute espèce. Cela tient tout simplement à ce que les églises étaient subventionnées par les princes aussi longtemps qu'elles n'étaient pas terminées, de sorte que tout en amassant des trésors à l'intérieur, on négligeait à dessein de terminer l'édifice aux yeux de la foule.

De nos jours de pareilles supercheries ne sont plus possibles. On tient ce qu'on a promis et même plus, ainsi que l'a fait notre comité de théâtre.

Ce soir-là les abords du Casino-théâtre étaient transformés. On eut dit une grande ville. Les équipages et les dames en toilettes, et en sorties de bal affluaient.

Mais il suffit à cette foule palpitante de curiosité

de pénétrer dans la salle, pour chauffer le cothurne de la poésie et se rehausser à ses propres yeux.

Winkelmann disait : « Je prends moi-même une noble pose pour contempler les chefs-d'œuvre de l'antiquité. »

Quand l'orchestre lança ses accords les dames paraurent plus belles, encadrées qu'elles étaient par les tentures, les moulures et les guirlandes de la salle étincelante.

Après un prologue en vers, la féerie commença.

— Au milieu d'un jardin frais et touffu, jaillissait une fontaine joyeusement frappée par un rayon de soleil.

Tout à coup, est-ce un rêve ? est-ce une réalité ? des gnomes gracieux arrivent de droite et de gauche en dansant. C'est le poème de la fraîcheur et de la grâce enfantine, un ballet de chérubins qui vaut mieux que tous les ballets d'artistes. C'est une surprise que nous a réservée M. Gerber.

Au ballet succèdent des scènes de Molière dites par des étudiants dont l'un pourrait être professeur — en art dramatique.

Dans la seconde partie, la troupe de Genève avec M. Genevois et la gracieuse Mlle Regnault, a interprété magistralement le roi des opéras-bouffes, ce *Barbier de Séville* qu'on ne saurait jamais trop entendre. Nous aurons l'occasion de reparler de la troupe.

Pour aujourd'hui constatons que la soirée d'inauguration a été une grande fête pour le public de Lausanne et que ce succès mérité, nous le devons au comité qui, à travers mille obstacles, est parvenu à poser cette couronne au faîte de la civilisation lausannoise.

W.

Tribulations.

III

La vie en est pleine. L'Espérance à l'œil riant, au front joyeux, trotte en avant, sans s'apercevoir que le Désappointement est là, qui la suit, en lui faisant par derrière mille sardoniques grimaces.

De bonne humeur et en bon appétit, vous vous mettez à table ; mais cette table (chose désespérante !) vacille un peu. Vous la poussez légèrement dans le but de rétablir l'équilibre de ses pieds ; mais comme ce changement ne fait que la rendre plus mal assise, beaucoup plus vivement alors vous la repousserez d'un autre côté... et voilà cette malheureuse table, qui, comme pour se venger de votre dépit, répand la soupe sur la nappe et renverse la carafe dans votre assiette. Adieu la bonne humeur, et presque aussi le bon appétit !

Dans un moment de préoccupation, ne vous est-il jamais arrivé, de vous surprendre à parler seul et tout haut en cheminant ; puis, sur l'aspect d'un passant qui a pu vous entendre, et mu par je ne sais quelle fausse honte, de transformer subitement en chansonnette la suite de votre soliloque ?

Empressé de vous régaler d'une nouveauté littéraire et ne trouvant à votre portée aucune espèce

d'instrument tranchant, ne vous est-il jamais arrivé de couper quelques feuillets à l'aide de votre index, puis l'impatience apaisée, de contempler avec effroi l'horrible bavure que vous venez de faire au beau volume ?

En montant un escalier raide et étroit, ne vous est-il enfin jamais arrivé d'avoir devant vous un maudit coupeur de bois portant une charge de gros *rondins*, retenue sur son dos par une mauvaise corde tout éraillée ? Quelle perplexité jusqu'au moment où vous atteignez le terme de votre ascension !

Les tribulations nocturnes sont toujours plus impressionnantes que celles de la journée ; je vivrais cent ans que je n'oublierais jamais celle-ci : Altéré par le vin frelaté que j'avais bu à certain souper, vers une heure, à moi-même endormi, j'étends le bras pour prendre sur ma table de nuit le verre d'eau fraîche qu'on y place habituellement ; j'en avale précipitamment une gorgée.... C'était l'huile épurée de mon lumignon !

La toilette du matin, pour peu qu'on la fasse à la hâte, devient souvent la source de mille désolantes contrariétés ; comme, par exemple, d'enfiler son bas de manière que le bout du pied ne rencontre que le talon, ou ce qui revient à peu près au même, de plonger son bras dans la poche de côté de sa lévite, en croyant l'introduire dans la manche ; ce qui fait que votre poignet se trouve arrivé dans un cul-de-sac, ou pour parler poliment et selon le vœu de Voltaire, qui était, comme on sait, très pudique, dans une *impasse*.

Au moment de la douteuse clarté du crépuscule ayez aussi le malheur de verser le gousset de votre pantalon sur le parquet, et dans la recherche des pièces de monnaie qu'il renfermait, allez vous en mettre la main sur un nœud du plancher qui figure précisément une pièce de dix sous... Quelle irritante déception !

Les promenades en calèche, à cheval, en bateau, sans parler des accidents graves qui n'en résultent que trop fréquemment, sont presque toujours accompagnées de quelques contrariétés qui viennent empoisonner votre jouissance. J'aime beaucoup à parcourir en cabriolet nos jolis environs, et jamais je ne passe dans un village sans être accueilli par les *fouatta dari* ! prolongés de quelque troupe de gamins rustiques, les plus insupportables de tous les gamins. — L'été dernier, en traversant un de ces villages pour aller passer la journée à la campagne d'un ami, j'en fus tellement impatienté, que je ne pus m'empêcher d'allonger un vigoureux coup de fouet au plus acharné de la bande. Qu'arriva-t-il ? Au lieu de l'atteindre, la chasse de mon fouet s'engage entre le moyeu de la roue et l'essieu, et en la retirant avec effort, je remplis mes mains d'une horrible graisse noire et fais une grosse tache

à mon habit de circonstance. Ce début n'était pas d'un heureux augure pour ma journée, aussi les tribulations ne m'y firent point faute.

D'abord, à peine arrivé, voilà que bon gré malgré et par un soleil ardent, il me faut suivre l'heureux propriétaire à sa plantation nouvelle, puis, de retour, subir une longue et conscientieuse dissertation agronomique, chose pour laquelle je professe la plus vive aversion. Si le maître du logis est lourd et prolixie, la maîtresse, en revanche, est fort aimable ; et j'espérais bien, après le dîner, me dédommager auprès d'elle du fastidieux entretien de son mari.

— Le moment venu, nous engageons une conversation assez animée, et je crois, sans vanité, que je ne demeurai point en arrière de sémillance et de gentillesse avec M^{me} N***, quand tout à coup entre au salon son petit Gustave, joli enfant de cinq ou six ans, mais très volontaire et très gâté, qui, accourant à moi, de ses deux mains toutes gluantes des fraises et des groseilles du dessert, se met, comme par manière de caresse, à étreindre mon beau pantalon blanc. Les empreintes rouges et fort en évidence qui en résultèrent, formaient une opposition très-piquante avec la grosse tache noire dont mon frac se trouvait affligé.

Je n'ai jamais su faire la cour à une dame avec une toilette dérangée : la conversation languit ; M^{me} N***, qui devinait le motif de cette langueur, se prit à m'en railler, et alors je devins décidément très maussade. Pour comble de contrariété, quand vint le moment du départ, on me pria de prendre dans mon cabriolet une demoiselle entre deux âges, mariée et très prétentieuse, naguère institutrice en Hollande, laquelle, pour se garantir des rayons du soleil couchant, ouvrit une immense ombrelle qu'elle s'opiniâtra à tenir constamment penchée de mon côté. Or, cette ombrelle, dont les baleines étaient à leur extrémité armées de bouts métalliques fort acérés, avait pour moi le double inconvénient de me cacher entièrement la tête du cheval que je conduisais, et de me menacer à chaque instant de me crever un œil. Rien que cela !

Boutade.

Pourquoi sans cesse avoir l'esprit tendu
Sur l'avenir que le ciel nous destine?
Y trop songer vraiment c'est temps perdu;
L'homme, ici-bas, n'est rien qu'une machine
Que le sort ploie et dirige à son gré:
Ainsi le veut la fortune mutine.
Ce vain désir qu'on a de tout prévoir,
A quoi sert-il? rien qu'à broyer du noir,
A nous troubler, à flétrir l'existence;
Le présent seul cause assez d'embarras;
Au jour qui luit bornons notre espérance,
Le lendemain ne nous appartient pas.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.

LAUSANNE. — IMP. HOWARD ET DELISLE.